

Jean Piat
La vieille dame
de la librairie

roman

Flammarion

La vieille dame de la librairie

*Jean
Piat*

Trois jours avant son mariage avec Pierre, Isabelle meurt à Beyrouth d'une rafale de mitrailleuse qui ne lui était pas destinée. À trente-trois ans, Pierre voit sa vie soudain brisée. Ce solitaire qui venait enfin de vivre une grande passion, se referme sur lui-même.

Jusqu'au jour où, dans une grande librairie où il a ses habitudes, il rencontre par hasard une vieille dame aveugle qui déborde de joie de vivre. En lisant un livre qu'elle a écrit autrefois, Pierre apprend que cette femme a été agent de renseignements au cours de la guerre 14-18 et qu'elle a affronté les drames en véritable héroïne.

Pierre et la vieille dame vont se rencontrer régulièrement. Durant deux ans, ils vont vivre une amitié intense, à défaut d'un amour absolu que leur interdit leur grande différence d'âge. Grâce à cette femme généreuse et authentique, Pierre réussira à se reconstruire.

Flammarion

**La vieille dame
de
la librairie**

DU MÊME AUTEUR

Les Plumes de Paon, Plon, 1980.

Le Parcours du Combattant, Flammarion, 1989.

Jean Piat

La vieille dame de la librairie

Roman

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Flammarion, 1991

Je tiens à remercier...

La Bibliothèque Royale de Belgique
Le service des Archives de Lille et de Lannoy
La Médiathèque de Roubaix
pour la documentation précieuse qu'ils ont bien
voulu mettre à ma disposition.

Ma reconnaissance va également à :

Madame Madeleine Verfaillie
Monsieur André Planchet
- de Lannoy.

Monsieur René Blanchard
- de Paris

Et le colonel Guy Weber
- de Bruxelles

qui m'ont ouvert si aimablement leur bibliothèque
personnelle.

*L'affirmation de la paix
est le plus dur des combats.*

Jaurès.

*Tout au monde est mêlé
d'amertume et de charme.*

La Fontaine.

A ma mère.

I

– Et vous n’avez jamais eu envie de vous marier ?

– Si... quelquefois... le matin ! Ha ! Ha ! Ha !

Et son rire râpeux crépita comme ces vieilles crécelles que l’on agitait jadis le vendredi saint.

Mon Dieu, quelle santé elle avait...

– C’est Fontenelle qui a répondu cela, un jour, à un questionneur étourdi, me dit-elle.

– Merci pour moi...

– De toute façon... il fallait être diablement vertueux pour vivre avec moi !

Son petit œil se plissa encore davantage. Sa tête de vieille tortue (mais les tortues ont toujours l’air vieux !) s’écrasa un peu plus sur ses épaules comme pour mieux réintégrer sa carapace.

– Au fond je n’ai aimé qu’un seul être... Et puis... la liberté... la solitude...

La vieille dame remontait le temps..., sur fond de sourire indéfinissable.

Elle éclata tout d’un coup :

– Mariée... je l’ai été, mon cher petit... Trois mois ! J’avais des beaux-parents adorables... une très belle maison et une rivière à truites. Mais on n’épouse pas des beaux-parents et une rivière à truites !

Et de nouveau son rire de moulin à poivre... la tête hors de la carapace.

- Et l'amour ?

- L'amour ? Quoi « l'amour » ? Ah ! Faire l'amour ? Pouah... Comme on fait les châteaux de la Loire ou les gorges du Tarn ! Quelle corvée !... Lui n'aimait que cela. Comme tous les hommes d'ailleurs ! Peut-être parce qu'il m'aimait...

Elle se tourna un peu vers moi. L'éclairage rose fané du plafonnier bas lui donna soudain un autre visage.

- J'ai été belle, vous savez mon petit... du moins on a voulu me le faire croire... Ça ne se voit plus beaucoup ! Ha, ha, ha !...

Elle laissait surgir les mots comme les truites de sa rivière, sautant en désordre d'une image à l'autre et les entrecoupant de ses rires enroués. Elle soupira longuement...

- Voyez-vous... j'ai voulu être une femme libre avant que le terme n'existât. Je n'ai jamais accepté de compromis. J'ai peut-être eu tort... La vie aussi, c'est l'art du possible.

- J'ai adoré cette vieille dame, me dit Pierre Bichelay. J'ai adoré son rire, sa truculence et sa santé. Et son courage, surtout. Son prodigieux appétit de vivre. Il m'a permis de retrouver le mien.

Je la connaissais depuis deux ans déjà. Mais c'était la première fois que nous dînions chez elle, ensemble, et qu'elle me parlait de tout ce qui l'avait si profondément marquée.

- C'est aussi par nos fautes que nous sommes plus vrais... « Je vous aime bien Elise... J'ai fini par me faire à toutes vos qualités... », disait Jouhandeau à son épouse. Ha ha ha !... Je suis bête... mais j'ai beaucoup lu !

Quelle extraordinaire journée que cette journée-là... Depuis près de cinq heures nous la vivions ensemble. La promenade rituelle du Champ-de-

Mars, d'abord. Et puis, ce dîner chez elle! Et elle parlait... Et je l'écoutais... avec avidité. Et si le mot tendresse peut avoir un sens entre deux êtres que l'âge sépare à ce point et qui n'ont jamais rien vécu en commun... je l'écoutais avec *tendresse*...

Et Pierre Bichelay en me parlant, avec cette émotion singulière, d'une vieille dame rencontrée deux ans plus tôt dans une librairie, répéta, presque machinalement :

– Oui... avec tendresse... avec amour même...

Et son regard rejoignit le ciel, comme s'il cherchait à y retrouver quelqu'un. Cette vieille dame avait-elle donc joué un si grand rôle dans sa vie?

D'une voix sourde, un peu tremblante, il ajouta :

– Et pourtant... A aucun instant, ce soir-là, je n'ai compris que nous nous parlions pour la dernière fois...

Ses yeux sombres se posèrent une seconde sur les miens puis s'en détachèrent. Et il se détourna pour me cacher son désarroi.

Etrange garçon que ce Pierre Bichelay. Pudique et insolent, dur et tendre tout à la fois. Je l'avais connu quand il avait vingt-deux ans.

Célibataire convaincu, élevé par ses grands-parents, sa mère était morte en lui donnant naissance, et il n'avait jamais connu son père.

Toutes choses qui l'avaient définitivement marqué.

Dans la vie, Bichelay semblait s'efforcer inlassablement, mais avec élégance, de fortifier les barrières qui le séparaient des autres.

– Je ne demande jamais rien à personne, n'en attendant rien, disait-il. Et, bien entendu, on m'accuse d'être égoïste.

C'était un solitaire, un vrai.

De ce ton léger et ironique qui était le sien et qui parfois me choquait, il m'avait confié il y a bien longtemps :

– Je l’ai compris un matin, au petit déjeuner! Une créature exquise auprès de qui je passais des nuits de rêve et avec laquelle je tentais de vivre – et elle n’était pas la première –, a voulu me faire « une surprise » : mes œufs coque. J’avais eu l’imprudence de lui révéler que c’était ma première joie de la journée. Pourquoi grands dieux? C’était gentil de sa part mais, malheureusement, ses œufs n’étaient pas pris. Je n’ai pas osé le lui dire, et cette couardise m’a agacé. Je l’ai haïe une seconde et j’en ai eu honte, bien sûr! Haïr pour des œufs coque pas cuits, c’est excessif! Et pourtant...

Et, en riant, il avait ajouté :

– Vous avez remarqué comme les gens qui vous aiment s’occupent de vous sans arrêt? Mais jamais aux bonnes heures! En outre, ils vous culpabilisent d’en être horripilés. C’est insupportable! Non, non, vraiment... je suis fait pour vivre seul! Et je vais vous faire un aveu : je ne m’ennuie pas avec moi.

Bien entendu, ce solitaire exigeant, cet idéaliste épris d’absolu, était tombé un jour sur « LA » femme! Sans doute réussissait-elle mieux les œufs coque!

A trente-trois ans, Bichelay, attaché commercial dans diverses ambassades du Moyen-Orient, trop souvent écoeuré d’assister sans rien pouvoir y changer au commerce des armes qui s’y abritait, avait rencontré LA GRÂCE. Celle avec qui on comprend sur-le-champ qu’on va tout partager. Celle que les poètes chantent comme « divinement blonde »...

Elle s’appelait Isabelle. Curieusement, elle était née à Lille! Et elle avait vingt ans, en paraissant vingt-cinq...

Six mois de bonheur et de certitude.

Six mois de félicité et de complicité de tous les instants.

Pierre Bichelay devait l’épouser en avril 1981...

Quelques rafales de mitraillette, tirées au hasard, et une vie éclate!

La douce Isabelle, divinement blonde, était abattue à Beyrouth où elle s'occupait d'enfants orphelins. Tuée, trois jours avant le mariage, par ces mêmes armes que les tractations discrètes de son ambassade permettaient à la France de fournir aux nations arabes...

Face à cette tragédie atroce – atroce pour lui seul –, Pierre Bichelay avait cru devenir fou.

Il était rentré à Paris, hébété, quelques semaines plus tard.

Depuis, il appartenait au service culturel, scientifique et technique des Affaires étrangères, dans la maison mère, au Quai d'Orsay.

Mais sa vie s'était arrêtée un matin d'avril 1981, au Liban, à Beyrouth.

Est-ce une vieille dame qui l'avait ainsi fait renaître ?

Je le trouvais si émouvant, ce soir, si présent. Et pour tout dire, plus sensible, plus humain. Ce qu'il ne m'avait jamais paru être.

– J'avais pris l'habitude, me dit-il, de fouiner dans une petite librairie proche de l'Unesco que je fréquentais souvent pour raisons professionnelles. J'y achetais en outre mes journaux quotidiens. C'est là que je l'ai rencontrée.

Et du regard, Bichelay sembla une fois encore partir à sa recherche.

– J'aime bien cette petite librairie. J'aime son ordre. J'aime son âme.

Il aimait aussi son odeur : celle des chats. La librairie en faisait vivre cinq qui sautaient avec adresse entre les rayons. Ils pissaient bien un peu partout pour marquer leur territoire. Mais ils évitaient les livres!

– Ce sont des chats érudits, épris de culture

comme la libraire. Des chats distingués. Comme elle. Et j'aime bien les chats. Cultivés ou non.

Il avait été intrigué d'apercevoir, un jour, de dos, posé sur un tabouret de cuisine, une sorte de vieux chimpanzé, emmitouflé dans d'étranges lainages, un feutre à plume, déplumé, antédiluvien sur la tête, un cabas au bras et – chose étrange – deux très beaux diamants à l'oreille. Elle sirotait son café.

– Sans sucre... disait-elle. Le sucre est l'ennemi de la femme... il augmente les coussinets d'amour et favorise les rotondités!

Elle n'avait pourtant rien à craindre des kilos superflus.

C'était sa vieille dame.

Plus tard il apprit que – c'était un rituel – cinq ou six fois par semaine, vers quatre heures, elle prenait le café (de la libraire) sagement posée sur un tabouret en causant de tout et de rien avec la maîtresse du lieu.

– Ce jour-là, me dit Bichelay, elle avait tourné la tête vers moi alors que je m'apprêtais à payer le livre que je venais de choisir.

– Jeune homme vous avez une très jolie voix... Ah!... Si j'avais vingt ans de moins... et vous trente ans de plus... je vous aurais donné une priorité. Ha! Ha! Ha! Ha!...

Et un rire de toucan échappé des forêts amazoniennes avait retenti dans la petite librairie.

La libraire les présenta l'un à l'autre; Bichelay n'entendit pas le nom, comme toujours en pareil cas.

– J'étais resté interdit. Comment cette vieille dame pouvait-elle me donner un âge quelconque?

Elle était aveugle...

– C'est Germaine Lemonnier, lui dit la libraire quelques jours plus tard. Elle est un peu oubliée maintenant, mais... c'est elle qui a écrit *Lune de miel*,

Il y a belle lurette et surtout *Sous les pavés du Nord...*
C'est son meilleur livre... Ça été un gros succès. Le livre est sorti entre les deux guerres... Vous n'étiez pas né... Vous savez que, sans en avoir l'air, cette vieille dame aveugle a été agent de renseignements pendant la guerre de 14-18!

- De 14-18? Mais quel âge a-t-elle donc?

- Oh! je ne sais pas au juste. Dans les quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix! Elle dit en riant qu'elle ne le sait pas elle-même... que ses papiers ont brûlé! Mais on racontait jadis qu'elle avait fait partie du réseau Louise de Bettignies.

- Louise de Bettignies?

- Oui. C'était une grande résistante en 14, dans le Nord... à Lille, et...

- A Lille! s'exclama Bichelay.

Et son ton était tel que la libraire, interloquée, sursauta et le regarda comme si elle venait de commettre une maladresse.

- Oui... pourquoi?

- Pour rien, pour rien, répondit-il... pour rien.

- Oh! si je vous retrouve son livre, je vous en fais cadeau.

- Volontiers, fit Bichelay d'une tout autre voix : mais comment a-t-elle pu savoir que j'étais un homme jeune?

- A la voix.

- A la voix?

- Oui.

- Ça alors! Elle vit seule, malgré son infirmité?

- Non. Avec son Mohamed.

- Son Mohamed?

- Oui. C'est son homme à tout faire. Un Marocain. Il y a plus de vingt ans qu'il vit près d'elle.

La semaine suivante Bichelay lisait *Sous les pavés du Nord*.

- Vous verrez, lui avait dit la libraire, elle n'a

jamais voulu en convenir par discrétion ou modestie,
mais Juliette... c'est elle.

Dès les premières lignes, Bichelay eut un choc.

Comme une blessure mal cicatrisée et qui s'ouvre
à nouveau...

II

Vendredi 19 juin 1914.

Juliette était folle de joie.

Juliette venait de réussir ses examens de droit.

Juliette était amoureuse.

Juliette venait d'avoir vingt ans... (le 3 avril).

Comme une récompense due à ses succès universitaires, et en hommage rendu à cet âge de légende, ses parents lui avaient permis un voyage d'une semaine en Hollande. Seule! Enfin... presque. Elle faisait partie d'un groupe d'étudiantes placé sous l'autorité et la protection de Monsieur l'abbé Lorthiois, curé de la paroisse Saint-Christophe de Tourcoing.

En ce vendredi de juin, Juliette part donc de Lille, où elle habite avec ses parents et un de ses frères, Michel, une belle maison bourgeoise, rue de Turenne. C'est la première fois... Elle a l'autorisation exceptionnelle de quitter le groupe à Amsterdam pour se rendre, seule, à Bruxelles!

Bruxelles, où elle retrouvera sa vieille nourrice, « Grosse Jeanne ».

Bruxelles, où ses parents viendront la chercher le dimanche 28.

Bruxelles, où elle a l'espoir de le rencontrer...
LUI!

Car le choix de ce voyage collectif n'est pas tout à

fait innocent. C'est Juliette qui en a été l'initiatrice. Pour justifier son détour par Bruxelles, elle a su convaincre ses parents que revoir « Grosse Jeanne », qui l'avait sauvée quand elle était bébé, les ravirait, eux aussi ! Les parents de Juliette, qui adorent leur « petite dernière », se sont laissés persuader d'autant plus facilement que ce voyage leur permettra, à eux, de rendre visite à leur fille aînée, Emilie, novice dans un couvent proche de Bruxelles, à Aerschot. D'ailleurs, on ne résiste guère à l'enthousiasme de Juliette.

– Tu nous enverras un petit mot chaque jour.

– Je vous le promets.

Et le train est parti.

Et Juliette a tenu sa promesse.

Une première carte postale est arrivée à Lille dès le mardi 23. Débordante d'allégresse.

La dernière a suivi de nombreuses autres, le samedi 27, juste avant le départ des parents pour Bruxelles.

« Mes chers parents,

« Je n'ai pas eu le temps de vous écrire tant j'ai de choses à voir ! Marken et Volendam sont des petits villages exquis, des villages de fleurs et de mer, des villages-jouets. Il fait un temps superbe. Et sur le port de Marken j'ai mangé – vous n'allez pas le croire – des harengs crus ! Dans du pain. Ils sortaient de l'eau. C'est l'habitude ici. C'est merveilleux. Et j'ai bu de la bière dans un petit café face au port, au milieu des pêcheurs ! Comme un homme ! Demain 26, je serai à Gouda pour admirer les vitraux de l'église Saint-Jean. Gros baisers. A dimanche. »

Et là, nous arrivons au petit mensonge de Juliette.

Juliette ne sera pas demain 26, à Gouda. Elle sera à Bruxelles. A Bruxelles où l'attendra – complice

sans le savoir ni le vouloir – « Grosse Jeanne », ainsi appelée « grosse » parce qu'elle l'est, bien sûr, mais surtout parce qu'il aurait été déplacé que la moindre confusion pût se faire entre elle et Madame Morel, née Hutin, et également prénommée Jeanne, quand « Grosse Jeanne » travaillait chez les Hutin-Morel, avant la mort de son mari.

Donc, Jeanne, la grosse, a été chargée de mission par une courte lettre, reçue de Gand, au début du voyage : le trouver... LUI!

« Ma Jeanne,

« Je serai vendredi 26 à Bruxelles. Surtout ne dis rien à Papa et Maman. C'est une surprise. Ils doivent d'ailleurs nous rejoindre le dimanche 28. Je voudrais que tu préviennes Monsieur Albert Timmer, 4, square des Sablons, de mon arrivée. J'ai besoin de certains renseignements pour la suite de mes examens de droit. J'aimerais pouvoir le rencontrer. Je t'embrasse très affectueusement.

Juliette. »

A Bruxelles, quand elle descend du train à 18 heures 14, Juliette est rayonnante. L'aventure a un petit goût de fruit défendu qui illumine son regard. Grosse Jeanne l'attend. Elle lui tombe dans les bras. Hélas, hélas...

Grosse Jeanne lui apprend que le dénommé Albert Timmer a quitté Bruxelles la semaine précédente!

– Ne sachant pas où te joindre, je n'ai pas pu t'en prévenir...

Cruelle déception qui se lit sur le visage de Juliette.

– Qu'est-ce que tu as ? questionne Grosse Jeanne.

– Ecoute, je vais tout te dire.

Et elle lui révèle la raison secrète et véritable de son voyage.

- Je l'ai rencontré il y a un mois, quand il est venu à Lille pour le mariage de Léonie.

- C'est tout ?

- Oui.

- Et parce que tu l'as vu une seule fois, il y a un mois, au mariage de ta cousine, tu as imaginé tout cela ?

- Oui.

- Eh ben...

Jeanne sourit, elle a bien du mal à paraître sévère.

- Qu'est-ce qu'il fait ?

- Qui ?

- Oh ! Juliette, ne sois pas hypocrite... Monsieur Albert Timmer.

- Il est aviateur.

- Oh ! C'est dangereux, ça ! Comment est-il ?

Juliette se tait. Mais son visage est si éloquent...

- A ce point-là ? demande Grosse Jeanne.

- A ce point-là, répond Juliette.

- Eh bien !... tu en as du toupet ! En tout cas si ça peut te rassurer, il revient le 31 juillet. C'est une bonne époque pour avoir envie de revoir Gouda et les vitraux de l'église Saint-Jean ! Et je te signale que si la Hollande est un peu trop loin... j'aurai cinquante ans le 2 août prochain. Ça te sera peut-être utile pour revenir à Bruxelles !

Et elles éclatent de rire toutes les deux en s'embrassant. Grosse Jeanne s'empare des deux valises de Juliette. Et elles sortent de la gare.

III

Le lendemain, samedi 27 juin, Juliette a surmonté sa déception. Maurice, le fils de Grosse Jeanne, les a emmenées, sa mère et elle, dans la superbe Panhard-Levassor, propriété du fils Naessens chez qui il travaille comme mécanicien.

Ils filent tous les trois dans la forêt de Soignies. Juliette goûte alors cette ivresse neuve de la vitesse. Dans la voiture découverte, l'odeur des bois lui monte à la tête, le souffle du vent lui fouette le visage. Déjà un plan s'échafaude dans son esprit pour revenir fêter à Bruxelles les cinquante ans de Grosse Jeanne, le 2 août! Elle a ôté son chapeau, petit canotier à voilette. Jeanne maintient le sien comme elle peut, mais il ressemble présentement à une caravelle sur une mer démontée.

— Nous roulons à soixante-dix, déclare fièrement Maurice dissimulé derrière ses lunettes de mica, casquette retournée.

— Oui... Eh bien... c'est très bien comme cela! répond sa mère.

Et Juliette éclate de rire.

Ah! Comme la vie est belle en ce samedi de liberté, malgré l'absence d'Albert Timmer.

Furtivement, Maurice regarde Juliette assise à ses côtés. Mais Juliette grisée par la vitesse n'en a cure.

Il est joli garçon, Maurice. Et il la regarde.
Mais Juliette ne le voit pas. Elle respire la route.
Maurice sait bien que Juliette n'est pas pour lui. Il l'a su très tôt. Mais il la regarde...

Il la regarde en souriant, gauche et timide, lui, le fils du jardinier des Hutin-Morel, heureux de cette ivresse qu'il lui donne, avec, à la mémoire, les images de leurs jeux d'enfants, jadis, rue de Turenne.

Le lendemain dimanche, vers dix-huit heures, Jeanne et Juliette arrivent toutes les deux à l'hôtel Métropole où Juliette doit retrouver ses parents. Ils sont déjà attablés à la terrasse de la brasserie. C'est très exceptionnel de leur part de se montrer ainsi. Mais il fait si beau.

Embrassades. Effusions. Emotion.

– Nous arrivons d'Aerschot. Et ton père avait bien chaud, dit Maman Hutin-Morel comme pour s'excuser d'être ainsi attablés.

– Mais nous y retournerons demain avec vous, Jeanne, si vous le pouvez, ajoute M. Hutin-Morel. Emilie sera très heureuse de vous revoir.

– Comment va-t-elle ? demandent presque ensemble Grosse Jeanne et Juliette.

– Elle est rayonnante, vous verrez.

Un tout petit silence suit néanmoins l'affirmation de Mme Hutin-Morel.

Henri Hutin-Morel adore sa fille aînée. Il sait qu'il ne la reverra presque plus puisque Emilie a décidé d'entrer dans un carmel proche de Bruxelles et de se donner ainsi à Dieu pour toujours. Elle doit prononcer ses vœux définitifs en septembre.

– Elle est heureuse... C'est son idée... C'est son bonheur, dit-il.

Cette petite phrase semble lui avoir échappé, comme une justification.

– Alors, Juliette ! Parle-nous un peu de toi !

Mme Hutin-Morel chasse d'un coup le petit ange en cornette qui vient de passer.

Et soudain les rivages de la mer du Nord, les bateaux, les polders, les digues, les petits ports, les paysages, les villages... toute la Hollande défile en images accélérées, aux yeux ébahis de Papa et Maman Hutin-Morel.

– Partout, Papa! Partout... j'ai vu des Vermeer, en vrai!

« Demandez *Le Soir!* Demandez *La Dernière Heure!* »

Il est un peu plus de dix-neuf heures, les crieurs de journaux commencent leur ronde et offrent les nouvelles du jour.

« Philippe Thys, vainqueur de la première étape. Demandez *Le Soir!* »

« Triomphe pour Philippe Thys! »

« Philippe Thys gagne Paris-Le Havre! Demandez *Le Patriote!* »

– Quelle chance! C'est lui qui a gagné le Tour l'an dernier, s'exclame Jeanne.

– Vive la Belgique! ponctue Juliette.

M. Hutin-Morel achète *Le Soir*. Il parcourt distraitement les gros titres de la une. Et, comme le Tour de France ne l'intéresse guère, il jette un coup d'œil rapide à l'intérieur du journal.

– Mon Dieu! murmure-t-il.

– Qu'est-ce que tu as? demande son épouse.

– Tiens, lis.

M. Hutin-Morel lui tend le journal et lui désigne, en page trois, un simple petit encadré.

« *Attentat à Sarajevo. Le prince héritier d'Autriche-Hongrie et son épouse, la duchesse de Hohenberg, ont été assassinés à coups de pistolet par un étudiant serbe. Un nommé Prinzip. Le complot ne fait aucun doute.*

On peut néanmoins espérer que, devant ces provocations venues de toutes parts, la sagesse du vieil empereur François-Joseph aura le dernier mot. »

– C'est la guerre dans trois mois!

– Henri... Il y a des années que tu dis cela, plaisante Jeanne Hutin-Morel.

– Tu verras...

« Demandez *Le Soir!* La victoire de Philippe Thys! Paa-ris-Le Havre en treize heures dix-huit minutes! Demandez *Le Soir!* »

– Et dire que cette nouvelle n'occupe qu'une petite place en page trois, soupire M. Hutin-Morel.

Un univers va s'effondrer. Personne ne sait encore à quel point. Le chœur des crieurs de journaux psalmodie sereinement son plain-chant :

« La victoire de Philippe Thys! Demandez *La Dernière Heure!* »

Et Juliette, elle, pense à Albert Timmer. Elle ne pense même qu'à lui! A vingt ans, la victoire d'un coureur cycliste et un attentat qui vient d'avoir lieu à plus de deux mille kilomètres ne peuvent guère concerner une jeune fille amoureuse.

Ce que Juliette ignore, en ce dimanche 28 juin 1914, ainsi d'ailleurs que Grosse Jeanne, c'est qu'Albert Timmer n'est pas en Suisse pour « affaires ». Albert Timmer se trouve en Allemagne. Très exactement à Cologne. Pour y organiser un réseau de renseignements. Une antenne d'espionnage pour une éventuelle guerre future...

A Cologne, où habite Gaston Hutin-Morel, le fils aîné de la famille. Gaston vient d'épouser un an auparavant, et contre le gré de ses parents, une très jolie Allemande, Frida Harbert! Il l'a rencontrée en Westphalie au cours d'un voyage d'étude pour y établir des usines de filatures. Frida est enceinte et doit accoucher début septembre. Chacun espère un fils.

« Un beau garçon aux yeux bleus », a dit Juliette. Et comme un hommage dû à la France et pour se concilier les vœux de ses parents, Frida, devenue française par son mariage, a décidé que ce fils déjà aimé et si attendu, s'appellera Franz.

Tant il est vrai qu'en ce dimanche de paix où le ciel de Bruxelles est si beau, si serein et si bleu, la famille Hutin-Morel, comme bien des familles de cette Europe-là, n'attend que d'heureux événements.

IV

– Ah! Enfin... Bonjour, monsieur Bichelay!

Pierre Bichelay sortait de l'Unesco où venait de se tenir un colloque, assez ennuyeux, sur les méfaits du néo-colonialisme. Il était entré dans sa librairie pour y acheter son journal du soir. La vieille dame était encore installée sur son perchoir.

– Vous m'avez reconnu? demanda Bichelay.

– Oui! A l'odeur!

Et elle éclata de rire.

– Je vous attendais.

– A l'odeur?

Pierre Bichelay venait en effet de sortir son mouchoir...

– Oui! Bonne, d'ailleurs.

– *HOMME* de chez Roger et Gallet, s'entendit-il bêtement répondre tant l'allégresse de cette vieille dame aveugle l'ahurissait.

– C'est possible. Mes vertus olfactives ne vont pas jusqu'à distinguer les marques d'eaux de toilette. Bichelay, c'est votre vrai nom? questionna la vieille dame sans transition.

– Oui... Pourquoi?

– J'ai entendu parler d'un Bichelay, jadis... en Italie, dans les années cinquante...

– Ah!

– Oui... Et le souvenir sembla flotter un instant sur son vieux visage ridé, comme pour rejoindre une ombre.

– Ce n'est pas moi... répondit prudemment Bichel-
lay.

– Non, j'imagine! Ha HaHa!... Il me prend pour une idiote, dit-elle en se tournant vers la libraire.

Ce petit échange se déroulait entre les sourires de Madame Lebert, la libraire, rendant la monnaie, et les clients chuchotant « je voudrais *Le Monde* » ou « *France Soir* ».

Pour tenter de faire diversion, Bichel-ay lui glissa très vite à l'oreille :

– J'ai commencé votre livre.

– Lequel? Il y a trente ans que je n'écris plus!

– *Sous les pavés du Nord...*

– Mais où avez-vous trouvé cela? Il a été édité en 1928!

Bichel-ay et la libraire échangèrent un bref coup d'œil.

– Ah, je vois! fit la vieille dame en se retournant vers madame Lebert.

Eut-elle conscience de la stupeur qu'elle venait de provoquer? Dans le petit silence qui suivit, elle dit à Bichel-ay :

– Ça vous étonne, hein?

– Quoi?

– Que je puisse dire « je vois ».

– Mais...

– Si, si... je le sens.

– Un peu... je l'avoue.

– Ha Ha Ha!

Deux ou trois petits tours de moulin à poivre et elle enchaîna.

– ...Un de ces jours... je vous ferai un cours complet sur les aveugles!

– ...Euh... Si vous voulez...

Il ne savait que lui dire. La désinvolture de la vieille dame le stupéfiait.

– Parfait!

Elle se leva.

– Mais pas aujourd’hui... Il faut que je rentre chez moi.

Elle se tourna vers lui comme si elle voulait capter son regard.

– Vous êtes-vous déjà trouvé quelques minutes dans l’obscurité absolue?

– Ça a dû m’arriver... oui... sûrement.

– Vous rappelez-vous alors vos sensations?

– Plus ou moins...

– Vous n’étiez pas très à l’aise, hein?

– Non... je n’étais pas très à l’aise...

Il ne l’était d’ailleurs pas davantage en répondant à ces questions. Il aurait préféré lui parler d’un livre où si souvent – était-ce à cause de Lille? – le visage d’Isabelle venait se glisser aux côtés de Juliette et se fondre en lui. Mais la vieille dame semblait en être si éloignée...

– Eh bien... cela n’a aucun rapport, cher monsieur, fit-elle en pirouettant. Ah! Voilà Mohamed. Il s’inquiétait, le pauvre.

Quelqu’un, en effet, venait d’entrer dans la librairie. Comment avait-elle pu savoir que c’était son Mohamed? Bichelay n’osa pas lui demander si elle l’avait reconnu à l’odeur, lui aussi. C’eût été déplacé. Et d’ailleurs, il avait perdu le goût de plaisanter.

Mohamed, très belle soixantaine, les salua avec élégance et il offrit son bras à la vieille dame, qui le prit.

– Il faudra me parler de mon livre, dit-elle après avoir fait quelques pas. J’aimerais savoir ce que pense de tout cela un homme de votre génération.

– Je ne demande pas mieux, mais...

– Je ne me souviens plus très bien de ce que j’ai

écrit. Alors je compte sur vous pour me rafraîchir la mémoire... reprit-elle, comme si elle ne l'avait pas entendu.

– Vous vous rappelez tout de même que c'est sur la guerre de 14-18?

Est-ce le ton brusque de Bichelay qui la surprit?

Elle parut ne pas apprécier la plaisanterie.

– Vous me croyez gâteuse, hein?

Il se récria.

– Ah bon! Mais tout de même, quand vous l'aurez achevé, ou même avant, il faudra m'en parler. Ça me fera plaisir... J'ai mis tant de temps à l'écrire.

– A ce point?

Bichelay l'avait questionnée presque machinalement tant il cherchait à retrouver sur les traits de la vieille dame, la jeunesse de Juliette.

– Oh oui! dit-elle en riant. A ce point! Des années et six mois.

Et sur le pas de la porte, elle ajouta :

– Ecrire, c'est se souvenir, jeune homme! N'oubliez jamais cela. Et c'est parfois douloureux.

Et elle sortit au bras de son Mohamed.

C'est alors que Bichelay vit que Mohamed boitait.

– Curieuse rencontre... cette vieille dame aveugle et ce serviteur boiteux, dit-il à la libraire.

★ ★

– Mon Dieu, comme cette phrase était bête! me dit Pierre Bichelay. Je me demande encore pourquoi elle m'avait échappée! Un peu interloquée, car visiblement elle trouvait la réplique choquante – et elle avait raison –, la bonne Mme Lebert qui, par instant, prenait les airs d'une franciscaine de Sainte-Marie-des-Anges, laissa tomber avec indulgence :

– Oui... C'est à son pas qu'elle le reconnaît! Il a sauté sur une mine en 44, en Italie... C'est un héros, cet homme-là.



61250 Lonrai

Achévé d'imprimer en janvier 1994
N° d'édition ES 94013 / N° d'impression I4-0032
Dépôt légal février 1994
Imprimé en France

ISBN 2-73-82-0670-0
33-12-5670-01/6